

Kafka et les territoires de l'espérance

André Ourednik, <http://ourednik.info>

Version révisée et retravaillée à partir du texte précédant la première soumission de Ourednik A., 2011, « Kafka et les territoires de l'espérance » in Michael Jakob et Juan Rigoli (eds): *Nouveaux territoires*, Compar(a)ison, An International Journal of Comparative Literature, vol. 28.

Mots clés : psychogéographie, existentialisme, phénoménologie spatiale, ectologie



Le défi territorial d'une œuvre d'art est de baliser le sien juste assez pour que ce territoire puisse être trouvé, mais si peu seulement pour permettre à son observateur de s'y trouver lui-même. Si elle y parvient, l'œuvre littéraire met en place un lieu de résonance capable de faire écho à une multitude d'appels imprévisibles. Il y a des œuvres où l'on peut entrer à plusieurs reprises, et trouver toujours quelqu'un d'autre. J'étais adolescent lors de ma première immersion dans l'œuvre de Kafka. Je n'y suis revenu que bien plus tard, lorsque je travaillais depuis quelques années sur les questions du territoire et de l'espace habité. La nouvelle lecture m'a fourni des réponses inattendues. Mon but, ici, est de restituer le résultat de ce regard sur le territoire à travers le prisme kafkaïen. En même temps, j'espère que le prisme du territoire offre aussi une nouvelle compréhension de l'œuvre de Kafka.

Mon approche contient des *a priori* que j'expose en longueur ailleurs [Ourednik 2010] et dont il suffit, ici, en préambule, de clarifier les éléments essentiels. Je distingue entre 1) un *espace vécu du corps*, 2) un *espace objectivé du désir*, et 3) un *espace interobjectif de la cohabitation* qui peut être un modèle topogra-

phique, mais aussi un modèle sociologique, partagé par une pluralité d'acteurs, et dans lequel chaque acteur singulier possède une place. Le premier espace – celui du corps (1) – est fait de bruit, de douleur, de jouissance, de résistances physiques sous forme d'intempéries, de distances, ou de seuils à franchir. Il correspond à peu de choses près à l'*espace vécu* de Bollnow. Le *corps* qui le fonde est celui que décrit Lévinas [1974]. Les deux autres espaces (2, 3) relèvent du *territoire* dans un sens proche de celui qui transparait par exemple de l'usage de la notion par Deleuze et Guattari [1980].

Parallèlement à cette tripartition du territoire, je distingue entre deux logiques de pensée : une *logique spatiale des choses* (l'ectologie¹) et une *logique spatiale du devenir* (la phénoménologie²). La première permet de concevoir le mouvement et le temps ontostatique qui lui est propre. La seconde organise le temps ontogénétique de l'émergence des territoires et de leur transformation. Selon cette seconde logique, notamment, les trois espaces distingués ci-haut interopèrent. Ils le font certainement chez Kafka, à la fois de manière tropique, où l'un est l'allégorie de l'autre, et de manière concrète, où la structure de l'un s'imprime dans la structure de l'autre. Mais cette vision de transformation mutuelle des espaces fait aussi partie de ce que ma lecture *impose* à l'œuvre de Kafka, sans chercher de légitimation au sein de cette dernière. Elle agira toujours en trame de fond mais elle doit être considérée comme cadre plutôt que comme le contenu de ce qui suit.

L'espace comme produit de l'espérance

Du point de vue d'une phénoménologie spatiale, l'espace ne précède pas son contenu mais émerge de sa tension interne. Cet ordre de précedence n'est pas forcément temporel, il est surtout ontologique, mais n'en change pas moins la lecture de Kafka. Le postulat de la primauté de l'espace focalise la lecture sur l'*empêchement* des protagonistes dans un territoire labyrinthique.

¹ De ἐκτός ou ἐχθός : « choses extérieures » [Euripide, *Ion*, 231 ; Polybios, *Histoire*, 2.4.8]; « en dehors de » [Homère, *Odyssée*, 12.219; Sophocle, *Ajax*, 640]; « au-delà de » [Aristophane, *Grenouilles*, 995; Sophocle, *Antigone*, 330; Hérodote, *Histoire*, 3.80]; « à part » [Platon, *République*, 498c; *Georgias*, 474d Xénophane, *Hellenica*, 1.2.3].

² Cette expression est à comprendre dans la continuité de l'emploi du terme en usage au 20^e siècle, à partir de Husserl.

S'interroger sur ce qui précède ce territoire permet au contraire d'identifier la tension fondamentale qui le fabrique : celle d'un *espoir total* qui relie l'ici et l'ailleurs, et dont les protagonistes kafkaïens investissent systématiquement leur monde. C'est la perspective que je souhaite adopter. Kafka y cesse d'être un écrivain de la *névrose* pour devenir écrivain de l'*extase*.

Parmi les textes qui illustrent cette perspective, ressort celui où la figure de l'empereur, sur son lit de mort, confie sa parole à un messager indéfectible [*Eine kaiserliche Botschaft*]. Le messager est en route. Vers toi, qui attends. Jamais il ne t'atteindra car il est impossible qu'il franchisse les enceintes du palais. Y parviendrait-il, une ville s'étendrait à ses pieds : territoire à traverser, ville infinie, l'empire des milliards, et toi, accoudé à une fenêtre, qui attends encore. L'important, pourtant, n'est pas que le messager ne parvienne jamais à toi. Il importe qu'il *soit en route*, qu'il *y ait* : quelque part, quelque chose, rien que pour toi – un appel destiné à celui qui écoute³. Si tu écoutes, il y a un message. Et c'est ton écoute qui fonde la tension spatiale entre toi et ton espoir. L'espace concret, le territoire strié, est d'abord l'explication du retard que prend le messager. Mais la distance, l'intensité des obstacles, donne aussi la mesure de la grandeur du message. Elle justifie ton attente, et l'immensité de ton espoir. Si la distance à franchir est infinie, ton attente l'est aussi.

Dans d'autres cas de figure, c'est toi qui es en route vers le lieu où le message se cache. Tu cherches l'entrée du château [*Das Schloss*], la faille dans le mur⁴ qui confine, tu veux franchir la porte de la loi [*Vor dem Gesetz*]. Les lieux kafkaïens sont inaccessibles, on le sait. À vrai dire, il ne peut en être autrement parce que c'est la seule manière, pour eux, d'être à la mesure de leur contenu. Mais il y a bien un paradoxe du lieu.

Ce paradoxe est dû à une injonction littéraire qui force Kafka à doter son espérance d'un objet. Pour que le récit donne *sens*, il est obligé d'attribuer un lieu aux désirs de son protagoniste. Mais ce lieu ne peut pas être *vraiment* localisé, du moins jamais au point d'être atteint. Car l'objet absolu de l'espoir ne peut pas être territorialisé. Il serait absurde de le confiner dans l'emplacement

³ Cf. Lettre de Max Brod à Kafka du 16.1.1918 [Kafka/Brod 1989, 185].

⁴ „Ja, es soll Lücken geben, die überhaupt nicht verbaut worden sind, eine Behauptung allerdings, die möglicherweise nur zu den vielen Legenden gehört, die um den Bau entstanden sind, und die, für den einzelnen Menschen wenigstens, mit eigenen Augen und eigenem Maßstab in Folge der Ausdehnung des Baues unnachprüfbar sind.“ [*Beim Bau der Chinesischen Mauer*, SE 289]

d'une carte, et surtout pas dans celui d'une carte que les protagonistes partageraient entre eux, voire avec les personnages secondaires. Dans ce sens, le paradoxe est une manière d'échapper à l'absurde. Les lieux atteignables au sein du texte, lieux où un personnage peut être conduit, ne sont que des *lieux intermédiaires*. Les textes de Kafka en foisonnent et leur nature est d'être systématiquement dépassés par l'attente dont ils sont investis. Parfois ces lieux sont de l'ordre des *leurre*s, auquel je reviendrai encore.

Le territoire se révèle donc comme un moyen de *dire* l'espoir, et en le disant, *l'habiter*. En marchant en direction du château, tu le contournes⁵. Cette topologie étrange du territoire interdit l'accès au Lieu mais permet d'éviter de mettre fin au *dire* dans le *dit* [cf. Lévinas 1974]. L'espace kafkaïen rend existant sans rendre accessible. C'est un territoire sans fin, un territoire non-conclusif ; pour les protagonistes comme pour le lecteur. Sentant – comme on dit entre amis confus à la fin d'un film difficile – qu'il y a « quelque chose », le lecteur arpente les territoires kafkaïens à la recherche d'un absolu à découvrir, sachant qu'il serait déçu d'en venir à la conviction d'avoir mis la main dessus.

La reconnaissance : recherche d'une place

L'espace d'espérance lui-même doit être conquis et devient, à ce titre, l'objet d'une quête. Le héros kafkaïen, néanmoins, peine à l'entreprendre, car cette quête même lui est proscrite. Dans le *Château*, le rôle d'arpenteur-géomètre (*Landvermesser*), dévolu au protagoniste K., est d'emblée mis en question [*Das Schloß*, 9]. On nie son pouvoir de dire l'espace et par la même occasion la légitimité de son séjour dans le village. À ce moment précis – et cela ne fera que de se confirmer par la suite – il s'avère que la possibilité de dire est liée à la revendication d'un lieu. Pas du lieu absolu, cette fois, mais d'une *place* dans l'*espace interobjectif de la cohabitation* (l'espace ectologique mentionné dans l'introduction). Un nouveau paradoxe spatial émerge. Si l'arpenteur veut exister, il doit pouvoir dessiner un espace qui lui soit propre mais, pour cela, il doit trouver sa place dans un espace *commun*, et très différent de son espace propre. Il souffre ainsi doublement de l'absence de place, car il ne trouve ni celle que

⁵ Nous sommes dans le roman « inachevé » *Das Schloß*, qui en allemand, veut également dire « serrure ».

les habitants du village pourraient lui octroyer, ni celle qu'il aimerait occuper dans l'absolu. À cela s'ajoute un autre problème : dire présuppose d'être entendu. La tragédie est que l'auditeur devrait se trouver dans l'espace où le locuteur le positionne pour comprendre ce qu'il dit, mais qu'il ne peut se trouver que dans l'espace qu'il assigne lui-même au locuteur.

La thématique de non-recoupement des *espaces d'élocution* est richement traitée par Kafka, par exemple dans l'interaction entre Frieda et Klammm. Lorsque ce dernier crie « Frieda ! » l'appelle-t-il vraiment ou plaît-il seulement à Klammm de crier son nom ?⁶ Elle accourt, bien sûr, mais leur *coprésence physique* ne saurait en aucun cas fournir la preuve de leur *cobabitation*. C'est là le paradoxe du langage lui-même, car de quel langage se saisir pour dire ce que le langage ne dit pas ? Comment proposer son propre langage et être compris ?

Pour le personnage K., la problématique signifie à la fois la négation de son rôle de diseur d'espace, et l'impossibilité d'atteindre le seul lieu à même de lui conférer son rôle. Il est absolument seul. Les paysans paraissent aussi inaccessibles que le château⁷. Son destin fait songer au suicide de Martin Eden [London 1909], marin devenu écrivain, dégoûté par le snobisme des cercles auxquels sa renommée lui aura donné accès, mais désormais incapable de prendre part aux échanges viriles de ses anciens compagnons. Si vous n'êtes ni du château, ni du village, vous n'êtes rien.⁸ Les demeures restent closes à celui qui n'a pas de place sur la carte des rôles établis. « On ne peut pas laisser entrer tout ce qui traîne dans la rue » proteste l'habitant d'une maison où l'on a fait entrer K. « Je suis l'arpenteur du château » se défend K.⁹

D'ailleurs, il y a une amplification mutuelle entre l'absence de lieu dans l'espace topographique et dans l'espace social. La négation de la fonction de K. entraîne une difficulté à trouver un lieu de résidence qui, à son tour, renforce

⁶ „Und daß er Frieda manchmal rief, muß gar nicht die Bedeutung haben, die man dem gern zusprechen möchte, er rief einfach den Namen Frieda – wer kennt seine Absichten? – daß Frieda natürlich eilends kam war ihre Sache und daß sie ohne Widerspruch zu ihm zugelassen wurde war Klamms Güte, aber daß er sie etwa geradezu gerufen hätte, kann man nicht behaupten“ [Das Schloß, 81]

⁷ „Ich bleibe hier längere Zeit und fühle mich schon jetzt ein wenig verlassen, zu den Bauern gehöre ich nicht und ins Schloß wohl auch nicht.“ [Das Schloß, 20]

⁸ „Sie sind nicht aus dem Schloß, Sie sind nicht aus dem Dorfe, sie sind nichts. [...] Klammm soll mit ihnen sprechen, aber er spricht nicht einmal mit Leuten aus dem Dorf.“ [Das Schloß, 80]

⁹ „Kann man alles hereinlassen, was auf den Gassen herumschleicht?“ „Ich bin der gräfliche Landvermesser“, sagte K. und suchte sich so vor den noch immer Unsichtbaren zu verantworten.“ [Das Schloß, 22]

cette négation. Sans doute malgré lui, Heidegger a doublement raison lorsqu'il note que c'est à partir des lieux seuls que l'espace peut être habité [Heidegger 1954, 150]. L'absence de place ferme effectivement l'espace.

Mais il y a pire que la négation de son rôle. C'est la situation où il est reconnu comme arpenteur mais où cette fonction est déclarée inutile¹⁰. L'arpenteur est à l'espace ce que l'herméneute est au texte et ce que l'écrivain est au monde : il établit les distinctions, il énonce les directions de l'espace existentiel, c'est-à-dire, les *sens*. Sa position est tragique dans un monde qui se considère défini, où le sens est forclos. Il ne peut que se faire le perroquet de vieux adages.

Le lieu assigné, le simulacre de sens et le pouvoir des leures

Par besoin de lieu, il se peut en effet que l'arpenteur accepte n'importe lequel. Qu'il se fasse diseur d'un espace déjà dit. L'erreur revient à céder à la pression des yeux jugeants qui finissent par avoir *raison* du locuteur. Qui a donné une conférence la connaît : ce pouvoir absorbant des yeux muets. Cette insistance des mots dans la bouche que tu désespères de ne pouvoir ordonner mais dont tu appréhendes le manque. Tu crains l'arrêt du mot-ressource pour ressaisir les mangeurs de sens – qui te mangeront toi-même si tu n'y prends pas garde. Dans la mesure où ils forcent ton dire, le pire est déjà arrivé.

Dans le Château, K. finit *concierge*. On confine son activité à l'école, lieu dont les résidents sont astreints à répéter. Leur place est assignée. Ils bûchent des cartes obsolètes. Une mésaventure similaire arrive à Jojo Kowalski, héros de Gombrowicz remis sur les bancs de l'école à l'âge de trente ans, et forcé à écouter les déblatérations d'un maître perroquet au sujet de valeurs fondées sur des tautologies idiotes (« nous aimons Jules Slowacki et sommes enthousiasmés par sa poésie parce que c'était un grand poète ; veuillez prendre note de ce sujet » [Gombrowicz 1937, 64]).

¹⁰ „Sie sind als Landvermesser aufgenommen, wie sie sagen, aber, leider, wir brauchen keinen Landvermesser. Es wäre nicht die geringste Arbeit für ihn da. Die Grenzen unserer kleinen Wirtschaft sind abgesteckt, alles ist ordentlich eingetragen, Besitzwechsel kommt kaum vor und kleine Grenzstreitigkeiten regeln wir selbst. Was soll uns also ein Landvermesser?“ [Das Schloß, 95]

L'*arpenteur qui se fait concierge* devient membre actif d'un *simulacre de sens* : singerie aux règles détenues par des tenanciers, laquais, maîtres d'école et serveuses en tout genre, fabricants d'hierarchies factices et de *leurres d'espoir*. Il faut parler de ces leurres.

Le plus saillant dans l'œuvre de Kafka est le fonctionnaire Klamm. Son nom laisse peu de doutes : Kafka vivait à Prague ; « *klam* », en tchèque, veut dire *leurre*. La nature et l'aspect de Klamm changent sans cesse. Il est différent dans le village et différent lorsqu'il le quitte ; différent lorsqu'il dort et différent lorsqu'il veille ; différent seul et différent lorsqu'il te parle. Tout cela change en fonction du degré d'espoir ou de désespoir dont tu l'investis¹¹. Mais les espoirs investis dans Klamm ne peuvent qu'être déçus. Quant à ton désespoir, il devient grotesque si tu l'en fais la clause. Car Klamm n'est jamais qu'à mi-chemin entre toi et le château, entre toi et tes attentes. Il est un leurre. Un personnage-réceptacle dans lequel convergent les déceptions, frustrations, explications commodes des échecs individuels, et enfin l'outil par lequel les uns font l'échec d'autrui. Klamm est le contraire du messenger car il ne s'adresse pas à toi, d'ailleurs à personne en particulier. L'exclusivité de son attention n'est pas un secret que *tu* chéris sur le rebord de ta fenêtre mais la chimère dont *on* se gausse. Klamm appartient à tout le monde *contre* tous. Il est un surmoi collectif et mesquin.

Son pouvoir est immense et néfaste. Il vient de partout. Le maître d'école enseigne qu' « il n'y a pas de différence entre les paysans et le château »¹², car le pouvoir est consubstantiel à ceux qui s'y soumettent, et Klamm est bien engendré par la soumission des villageois au pouvoir du château. Sauf que le pouvoir exercé de cette manière n'est jamais celui du château, mais toujours celui de Klamm. Le voilà doté de désirs, d'aversion, de colères dont personne n'est sûr mais qu'il s'agit de respecter à tout prix. Si personne ne connaît la volonté de Klamm, c'est qu'il veut même cette incertitude. Et s'il ne nous

¹¹ „Er soll ganz anders aussehen, wenn er ins Dorf kommt und anders wenn er es verlässt, anders ehe er Bier getrunken hat, anders nachher, anders in Wachen, anders im Schlafen, anders allein, anders im Gespräch und, was hienach verständlich ist, fast grundverschieden oben im Schloss. [...] Nun gehen natürlich alle diese Unterschiede auf keine Zauberei zurück, sondern sind sehr begreiflich, entstehen durch die augenblickliche Stimmung, den Grad der Aufregung, die unzähligen Abstufen der Hoffnung oder Verzweiflung, in welcher sich der Zuschauer, der überdies meist nur augenblicksweise Klamm sehen darf, befindet.“ [*Das Schloß*, 278]

¹² „Zwischen den Bauern und dem Schloß ist kein unterschied.“ [*Das Schloß*, 20]

empêche pas d'agir dans le sens que nous supposons être celui de sa volonté, c'est qu'il souhaite que nous persévérions [*Das Schloß*, 173, 176, 183]. D'un côté, nous avons ceux qui en souffrent. Ceux qui font du sacrifice inutile un mode de vie. Des personnes qui ratent leur vie en agissant d'une manière qu'ils méconçoivent mais dont ils se croient redevables à l'on ne sait trop bien qui. (Nul besoin d'un roman de Kafka pour en rencontrer.) De l'autre côté, nous avons une procession de secrétaires, amantes et messagers de Klamms qui en tirent un pouvoir personnel. Mais le produit concret de tout ceci n'est qu'une marionnette grotesque promenée de par le monde en guise de centre. Il faut pourtant passer par elle pour accéder au château : une tâche d'autant plus difficile que l'obstacle est factice. Car *on* nie l'accès à la chimère que l'on a créée. Rien de plus logique, puisque la substance de la chimère est justement dans son déni. Les esclaves tremblent devant le spectacle du défi à leur statuette de cire. Ils sont ahuris de voir le détracteur non seulement la piétiner par mégarde mais ne pas la reconnaître [*Das Schloß*, 184]. La violence de leur réaction est là pour témoigner du pouvoir du leurre. L'agitation grotesque¹³ acquiert une efficacité, parfois fatale, comme à l'issue du *Procès* [*Der Prozeß*] ou dans *La colonie pénitentiaire* [*In der Strafkolonie*] où le simulacre de loi grave sa vérité dans la peau du condamné. Dans ce sens, Kafka livre une analyse extraordinaire de la manière dont le pouvoir creuse ses sillons obscènes dans la matière malléable de l'espace.

La différence entre leurre et leurre

On pourrait objecter que Klamms n'est pas plus leurre que le messager impérial ou que le lieu de l'espoir. Après tout, il suscite comme eux une attente. Il est à même de générer une tension existentielle. Un leurre vaut mieux que rien ou plutôt, comme écrit Kafka, une seule chose est plus terrifiante que le chant des sirènes : leur silence¹⁴. On n'existe pas sans espoir¹⁵. L'espace qui

¹³ „Das lächerliche Gewirre welches unter Umständen über die Existenz eines Menschen entscheidet.“ [*Das Schloß*, 102]

¹⁴ „Nun haben die Sirenen eine noch schrecklichere Waffe als den Gesang, nämlich ihr schweigen.“ [*Das Schweigen der Sirenen*, SE 304]

en est dépourvu se replie car il ne possède pas de *sens*, dans tous les sens du terme. Nietzsche d'ailleurs, dirait que l'espoir lui-même est un leurre, au même titre que la morale est un mensonge nécessaire à la vie. La question est de savoir quelle différence faire entre leurre et leurre.

Je dirais que la différence revient à ce dont on investit le lieu. Il peut être l'objet de l'espoir, oui, mais il peut aussi être chargé d'un fond pulsionnel immonde de mépris de soi, surgi de la conscience de sa propre lâcheté¹⁶, et qui se transforme si facilement en joie devant le malheur d'autrui¹⁷. C'est alors que le château devient Klamm. Si le protagoniste lui-même abandonne l'un au profit de l'autre, il est avalé par le territoire d'une masse incapable d'inventer le lieu. L'arpenteur devient concierge. Son échec ne tient pas tant à en tomber victime qu'à en devenir partie prenante. À participer à la construction du leurre en en faisant son objet d'espérance. Comme celui qui attend devant la loi et qui reporte l'ensemble de ses attentes sur le gardien de la première porte, puis sur les puces dans son manteau¹⁸.

Le champ de manœuvre rétrécit. La quête mue en une résistance mesquine dont le mode opératoire est le tripotage puis le sabotage, l'indifférenciation, l'effacement des limites dans le simulacre de territoire – bref, un combat contre les décors de l'hyperréalité. K., par exemple, s'en prend à ses assistants imposés en niant leur différence : « Je ne vous vois qu'avec mes propres yeux et avec ceux-ci, je ne peux pas vous distinguer. Pour cela, je vous

¹⁵ „Vor ihnen [den Feinden] rettet mich auch jener Ausweg nicht, wie er mich ja wahrscheinlich überhaupt nicht rettet, sondern verdirbt, aber eine Hoffnung ist er und ich kann ohne ihn nicht leben.“ [*Der Bau*, SE 361]

¹⁶ „Man wußte, daß man selbst die Probe wahrscheinlich nicht besser bestanden hätte, aber um so notwendiger war es sich von uns völlig zu trennen; selbst unsere Hütte geriet in Verruf und wenn Du Dich prüfst wirst Du gestehn, daß auch Du beim ersten Eintritt die Berechtigung dieser Verachtung zu merken glaubtest; später als wieder Leute manchmal zu uns kamen, rümpften sie die Nase über ganz belanglose Dinge, etwa darüber daß die kleine Öllampe dort über dem Tisch hing.“ [*Das Schloß*, 333]

¹⁷ „Und worin siehst Du hier den Einfluss des Schlosses?“ fragte K. „Vorläufig scheint es noch nicht eingegriffen zu haben. Was Du bisher erzählt hast, war nur gedankenlose Ängstlichkeit der Leute, Freude am Schaden des Nächsten, unzuverlässige Freundschaft, Dinge, die überall anzutreffen sind.“ [*Das Schloß*, 322]

¹⁸ „Während der vielen Jahre beobachtet der Mann den Türhüter fast ununterbrochen. Er vergisst die andern Türhüter und dieser erste scheint ihm das einzige Hindernis für den Eintritt in das Gesetz. Er verflucht den unglücklichen Zufall, in den ersten Jahren rücksichtslos und laut, später, als er alt wird, brummt er nur noch vor sich hin. Er wird kindisch, und, da er in dem jahrelangen Studium des Türhüters auch die Flöhe in seinem Pelzkragen erkannt hat, bittet er auch die Flöhe, ihm zu helfen und den Türhüter umzustimmen.“ [*Vor dem Gesetz*, SE 132]

traiterai comme un seul homme et vous appellerai tous les deux Arthur. »¹⁹ Il écrase brutalement leurs tentative de se distinguer [*Das Schloß*, 35] mais il ne s'en débarrasse pas. Les voir à ses troussees jusqu'à sa chambre nuptiale donne la mesure de son impuissance. Plus désolante encore est sa victoire de la cour d'hôtel, où K. outrepassa l'interdiction d'attendre Klamm. Sa victoire d'alors est aussi sûre que la certitude qu'il n'y a rien de plus absurde, de plus désespéré que cette victoire²⁰. Un peu plus tard un cauchemar y fait écho : il est seul dans une salle immense, prêt à en découdre mais il n'y a plus d'adversaire, tout le monde est parti, sauf le verre à champagne qui gît brisé ; K. finit de l'écraser²¹. Lorsque le lieu de l'espoir se révèle être un leurre, l'espace est d'un coup affreusement vide, froid, et nu de sens. Sa tension fondatrice se relâche et sa persistance formelle accable par son absurdité. Il n'est pas de situation plus désolée que celle de l'humain soudainement avalé par un tel territoire. L'idée d'être, sans le savoir, en train de s'y battre pour une place est la crainte ultime de tout être doté d'espérance. D'apprendre que tu habites un territoire de chimères : « tant que tu dis 'on' à la place de 'je', ce n'est rien et l'on peut entendre cette histoire, mais dès que tu t'avoues que c'est toi, te voilà cloué sur place et horrifié »²².

Cette crainte peut expliquer jusqu'à la volonté de renoncer au « je » afin d'échapper à son destin. À l'instar d'Eduard Raban qui procède à un tel refoulement pour échapper aux rails qui conduisent à son mariage à la campagne. Au lieu d'y aller, il envisage d'envoyer son corps habillé²³. Ou encore de leurrer

¹⁹ „Ich sehe nur mit meinen Augen und mit denen kann ich Euch nicht unterscheiden. Ich werde Euch deshalb beide Artur nennen.“ [*Das Schloß*, 33].

²⁰ „Er konnte hier auf dem ihm sonst verbotenen Ort warten solange er wolle und habe sich diese Freiheit erkämpft wie kaum ein anderer es könnte und niemand dürfe ihn anrühren oder vertreiben, ja kaum ansprechen aber – diese Überzeugung war zumindest ebenso stark – als gäbe es gleichzeitig nichts Sinnloseres, nichts Verzweifelteres als diese Freiheit, dieses Warten, diese Unverletzlichkeit.“ [*Das Schloß*, 169]

²¹ „K. war allein in einem großen Raum, kampfbereit drehte er sich herum und suchte den Gegner, es war aber niemand mehr da, auch die Gesellschaft hatte sich verlaufen, nur das Champagnerglas lag zerbrochen auf der Erde, K. zertrat es völlig.“ [*Das Schloß*, 416]

²² „Solange du man sagst an Stelle von ich, ist es nichts und man kann diese Geschichte auf sagen, sobald du aber dir eingestehst, dass du selbst es bist, dann wirst du förmlich durchgebohrt und bist entsetzt.“ [*Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande*, SE 234]

²³ „Ich brauche nicht einmal selbst aufs Land fahren, das ist nicht nötig. Ich schicke meinen angekleideten Körper. [...] Die Wagen und Leute auf der Gasse fahren und gehen zögernd auf blankem Boden, denn ich träume noch. Kutscher und Spaziergänger sind schüchtern und jeden Schritt, den sie vorwärts wollen, erbitten sie von mir, indem sie mich ansehen.“ [*Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande*, SE 234]

le simulacre et faire semblant de s'engager sur la route prévue en prenant le *faux* train²⁴.

Tu n'auras jamais franchi

Sans doute est-ce aussi cette crainte qui explique le nombre d'occasions manquées qui rythment les textes de Kafka. En un sens, le mur qui confine protège en même temps contre pareille déception. Et le message enfin reçu peut aussi dévoiler l'inutile d'une quête (tel est le cas de la seconde lettre portée par Barnabas). On *hésite* à franchir, à briser le cachet, à ouvrir la porte. C'est l'aporie du Kairos, qui nourrit ton espoir mais te place aussi devant le choix entre deux regrets : celui de ne pas avoir saisi le moment opportun et celui de l'avoir fait. Car tout dépend dans quel territoire le Kairos s'inscrit : l'un recèle du lieu de l'espérance, l'autre des leurre. Les lois de l'univers kafkaïen veulent que ton choix te précipite toujours dans celui dont le regret fait partie.

Peu avant, j'ai considéré le cas des leurre. Mais les textes de Kafka foisonnent davantage d'instantanés clés où le lieu espéré se trouve à portée de main. Il est même dans la nature de ce lieu de n'être atteignable par le geste adéquat au moment juste plutôt que par des années d'effort²⁵. À toi de franchir le seuil, d'entrer par la bonne porte, de t'adresser à l'interlocuteur que tu cherchais. Avec la même fréquence où ils se présentent, tu ne reconnais pas l'interlocuteur, tu t'enlises dans les non-dits²⁶, et la porte se referme alors

²⁴ „Wenn ich wenigstens, dachte Raban, in einen falschen Zug einsteigen würde. Dann würde es mir doch scheinen, als sei das Unternehmen schon begonnen, und wenn ich später, nach Aufklärung des Irrtums, zurückfahrend wieder in diese Station käme, dann wäre mir schon viel wohler.“ [*Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande*, SE 240]

²⁵ „Es scheint hier ja manches daraufhin eingerichtet abzuschrecken, und wenn man neu hier ankommt, scheinen einem die Hindernisse völlig undurchdringlich. Ich will nicht untersuchen, wie es sich damit eigentlich verhält, vielleicht entspricht der Schein tatsächlich der Wirklichkeit, in meiner Stellung fehlt mir der richtige Abstand um das festzustellen, aber merken Sie auf, es ergeben sich dann doch wieder mal Gelegenheiten, die mit der Gesamtlage fast nicht übereinstimmen, Gelegenheiten bei welchen durch ein Wort, durch einen Blick, durch ein Zeichen des Vertrauens mehr erreicht werden kann als durch lebenslange, auszehrende Bemühungen. Freilich stimmen dann diese Gelegenheiten doch wieder insofern mit der Gesamtlage überein, als sie niemals ausgenützt werden. Aber warum werden sie denn nicht ausgenützt, frage ich immer wieder.“ [*Das Schloß*, 410]

²⁶ „Wenn wir nur frei gekommen wären und uns angeboten, die alten Verbindungen wieder aufgenommen hätten, ohne auch nur ein Wort über die Briefgeschichte zu verlieren, es hätte genügt, mit Freude hätten alle auf die Besprechung der Sache verzichtet, es war ja, neben der Angst, vor Allem die Peinlichkeit der Sache gewesen, weshalb man sich von uns getrennt, einfach um nichts von der

qu'on t'annonce qu'elle était pour toi seul [*Vor dem Gesetz*]. *Après-coup*, tu es toujours certain d'avoir eu affaire à la bonne porte. Des textes entiers sont d'emblée inscrits dans un tel régime de regret. Dès les premières pages, par exemple, la tour du Château est comparée au clocher de la patrie où K. aurait *mieux fait* d'aller²⁷. Pourtant le château devient son nouveau but. Il y a là une *mobilité du lieu espéré* à laquelle je reviendrai encore, mais frappante est d'abord la certitude des personnages quant à *ce qui aurait dû être fait*.

Il y d'autres mécanismes d'*infranchissement* que la peur simple du leurre. L'une d'elle est l'*épuisement*, cet état où la conscience d'avoir atteint le but ne suffit plus, où l'espoir s'est dilué dans l'espace, diluant ce dernier à son tour, au point où le lieu espéré perd ses contours et suscite l'indifférence, devenu indistinct [*Das Schloss*, 424].

Un autre mécanisme inclut autrui. On peut l'appeler le *faux leurre*. Il survient lorsque tu as touché le lieu espéré mais que tu te laisses dissuader d'y croire²⁸. As-tu vraiment atteint ta vérité ? Ce que tu appelles ta place est-il vraiment la place que tu crois être la tienne ?²⁹ Le surmoi collectif hurle que non. Toi, parmi nous tous, tu ne peux pas être celui qui a touché la *loi*. Le fait même que tu aies pu le faire prouve qu'il s'agit d'un mirage. L'interlocuteur prétend forcément être celui que tu cherches. La vérité est toujours ailleurs. Elle ne peut être ici. Si tu l'as touchée, ce n'est pas elle. Et si ça l'était, tu n'aurais pu y survivre³⁰. C'est ce qu'hurle le grand censeur – d'autant plus fort que tu es près du but, tu le sais. Mais être conscient du mécanisme ne suffit pas, parce qu'il y a autre chose. C'est toi-même qui ne peux pas admettre avoir

Sache hören, nicht von ihr sprechen, nicht an sie denken, in keiner Weise von ihr berührt werden zu müssen.“ [*Das Schloss*, 329]

²⁷ „Er hätte vernünftiger gehandelt, wieder einmal die alte Heimat zu besuchen, wo er schon so lange nicht gewesen war. Und er verglich in Gedanken den Kirchturm der Heimat mit dem Turm dort oben.“ [*Das Schloss*, 33]

²⁸ „Alle diese Berührungen sind nur scheinbar, Sie aber halten sie infolge Ihrer Unkenntnis der Verhältnisse für wirklich.“ [*Das Schloss*, 115]

²⁹ „Ist es überhaupt Schloßdienst, was Barnabas tut, fragen wir dann; gewiß er geht in die Kanzleien, aber sind die Kanzleien das eigentliche Schloß? Und selbst wenn Kanzleien zum Schloß gehören, sind es die Kanzleien, welche Barnabas betreten darf? Er kommt in die Kanzleien, aber es ist doch nur ein Teil aller, dann sind Barrieren und hinter ihnen sind noch andere Kanzleien.“ [*Das Schloss*, 275]

³⁰ „Ich begreife nicht, wie selbst ein Fremder glauben kann, daß wenn er z.B. Sordini anruft, es auch wirklich Sordini ist, der ihm antwortet. Vielmehr ist es wahrscheinlich ein kleiner Registrator einer ganz anderen Abteilung. Dagegen kann es allerdings geschehen, daß, wenn man den kleinen Registrator anruft, Sordini selbst die Antwort gibt. Dann freilich ist es besser, man läuft vom Telefon weg ehe der erste Laut zu hören ist.“ [*Das Schloss*, 117]

atteint le lieu espéré car cela le destituerait. En l'atteignant, tu en ferais un *lieu intermédiaire* ou un leurre. Si nous imaginons un instant que K. ait atteint le château, par exemple, un autre objet de quête aurait dû être instauré pour maintenir l'espérance fondatrice de l'espace. Voici la *mobilité du lieu espéré* que j'ai évoquée plus haut : son destin d'être systématiquement dépassé par l'attente dont il est investi. D'être détruit par ta venue, toi, à qui il ne restera jamais que le désir dévorant de voir les choses telles qu'elles sont *avant qu'elles ne se montrent à toi*³¹.

Gênant, ici, est le fait que ce mécanisme te soit inhérent. Sous cet angle de vue, tu te sers d'autrui pour confiner ton Kairos dans le territoire des leurs. Ce qui te distingue de cet autrui devient dès lors la question d'un autre dépassement de toi.

L'impossible immédiateté

Il y a enfin une troisième lecture de l'inaptitude à saisir l'instant d'inflexion : plus spatiale, beaucoup moins psychologique. Une lecture quasiment physique. Son élément central est le laps de temps qui s'écoule forcément entre les décisions et leur exécution, entre le vœu et son exaucement, entre les actes et leurs effets.

Cet écart dénuce les décisions de leur sens. Il est responsable des messages qui n'en ont plus lorsqu'ils atteignent leur destinataire. Il explique pourquoi on dispute *encore* un problème depuis longtemps décidé³². Il rappelle à quel point tout acte s'inscrit dans un monde qui n'appartient jamais entièrement à l'acteur qui l'accomplit. De ce point de vue, le non-franchissement n'est pas à reconduire à une complexité du protagoniste mais à une loi de la nature. Nous sommes dans ce que l'écriture de Kafka a de plus profondément scientifique.

³¹ „Immer, lieber Herr, habe ich eine so quälende Lust, die Dinge so zu sehn, wie sie sich geben mögen, ehe sie sich mir zeigen. Sie sind da wohl schön und ruhig. Es muß so sein, denn ich höre oft Leute in dieser Weise von ihnen reden.“ [*Beschreibung eines Kampfes*, SE 218]

³² „Nun sind wie gesagt gerade diese Entscheidungen meistens vortrefflich, störend ist an ihnen nur, daß man, wie es gewöhnlich die Sache mit sich bringt, von diesen Entscheidungen zu spät erfährt und daher inzwischen über längst entschiedene Angelegenheit noch immer leidenschaftlich berät.“ [*Das Schloß*, 110]. „Schlachten unserer ältesten Geschichte werden jetzt erst geschlagen und mit glühendem Gesicht fällt der Nachbar mit der Nachricht dir ins Haus.“ [*Beim Bau der Chinesischen Mauer*, SE 296-297]

À première vue, tout ceci ne peut susciter que du désespoir, une conviction intime du protagoniste que, quoi qu'il entreprenne, l'issue sera la même [Das Schloß, 187]. Mais une fois de plus, Kafka passe maître dans l'art de transfigurer l'absurde en paradoxe. Plus tu avances, bien sûr, plus tu perçois à quel point l'espace est plein, surplein de soi, à quel point le but s'éloigne au lieu de se rapprocher. Comme si chaque distance franchie révélait la vraie distance à franchir. Plus tu en sais, plus elle croît. La différence constante éloigne les choses de toi³³. Pourtant tu avances, les « choses » se font. À la fin, le voyageur se retourne et s'étonne – à l'instar du grand-père dans la nouvelle *Das nächste Dorf*, ahuri de l'audace du jeune-homme qui s'imaginait atteindre ne serait-ce que le prochain village. Ainsi, même si l'infini défie la cognition³⁴, le *parcours* accompli devient un fait. Il t'appartient. Le chemin parcouru est la trace indélébile de ton espoir.

Le territoire organique

Ce que j'ai dit jusqu'ici pourrait laisser entendre que l'espace se réduit à une construction solipsiste, à une structuration de l'espoir selon ses propres règles. Il était nécessaire de tirer les traits dans ce sens en début du texte pour sortir Kafka d'un éventuel confinement dans la névrose. Je maintiens d'ailleurs que la nécessité ontologique de l'espace kafkaïen renvoie à un besoin de *dire l'espérance*. Mais il faut lui reconnaître une épaisseur historique, une altérité distincte de son arpenteur et une capacité de résistance propre. Le château, par exemple, est comparé à un reclus austère qui aurait percé le toit de sa maison pour se montrer au monde.³⁵ L'espace et les lieux kafkaïens sont bien de l'ordre du *vivant*. L'espérance n'aurait pas de sens s'il en était autrement, tout ce qui te porte en dehors de toi possède forcément une existence propre. L'autre ne peut t'accueillir que si tu le reconnais comme sujet. Les lieux kafkaïens sont

³³ Derrida [1968, 1-29].

³⁴ „Die Grenzen, die meine Denkfähigkeit mir setzt, sind ja eng genug, das Gebiet aber, das hier zu durchlaufen wäre, ist das Endlose.“ [Beim Bau der Chinesischen Mauer, SE 293]

³⁵ „Es war wie wenn irgendein trübseliger Hausbewohner, der gerechter Weise im entlegensten Zimmer des Hauses sich hätte eingesperrt halten sollen, das Dach durchbrochen und sich erhoben hätte, um sich der Welt zu zeigen“ [Das Schloß, 18]

de tels sujets, dotés d'une conscience et souvent d'une volonté contraire à celle du protagoniste.

Ici, il ne faut pas comprendre « sujet » dans un sens anthropomorphique ou éthique du terme. Il arrive bien sûr que l'espoir s'incarne dans une personne : Klamm ou le gardien de la porte de la loi pour ce qui est des leurres ; ou encore la « fille du château », madone éthérée, incarnation de l'inaccessible pur qui s'interdit avant de l'être par autrui³⁶. Mais de tels sujets humains n'ont pas le *monopole* de la vie car tout l'univers de Kafka vibre de contenu. *Tout* semble organique. Il y a une continuité entre l'humain et le minéral qui permet de penser la continuité du monde. Rien n'est dépourvu du *pouvoir d'habiter*.

Il y a d'abord la figure récurrente de l'*animal*. Souvent, le protagoniste lui-même s'y incarne. Cela lui permet d'échapper au confinement du rôle humain : le bureaucrate, le juge, le jugé [cf. Deleuze/Guattari, chap. 2]. L'irrationalité de l'espérance animale procure un avantage de ce point de vue. Les bêtes progressent de manière instinctive. Elles ne peuvent être territorialisés dans un schéma. Ou comme dirait Gombrowicz, il est difficile de leur *fabriquer une gueule*. Voilà qui explique peut-être leur talent à trouver si facilement le lieu qui a sens pour eux (un sens qui consiste souvent à se cacher, mais là est une autre question)³⁷. L'animal est un sujet tout à fait crédible.

Mais là où Kafka participe vraiment à la transformation profonde de la pensée entamée par l'expressionnisme, c'est dans sa manière de rendre compte de l'organicité des structures sociales et techniques. En d'autres mots, de l'organicité de tout territoire. L'appareil bureaucratique n'est pas un sujet aussi central, chez Kafka, que le voudraient d'aucuns lecteurs, mais il en est un parfait exemple. Il est un territoire parce qu'il est capable de tout subsumer, de tout placer sur sa carte. L'appareil bureaucratique est totalitaire (ici Kafka est moins prophète que fin analyste) car rien ni personne n'est en-dehors de sa logique. Les éléments non-inclus sont là pour être intégrés, raison pour laquelle il a une tendance *naturelle* à croître. Rien que par cela, il répond à une première définition du vivant. Mais il est surtout organique parce qu'il souffre,

³⁶ „Wer bist du?“ fragte K. Wegwerfend, es war undeutlich ob die Verächtlichkeit K. oder ihrer eigenen Antwort galt sagte sie: „Ein Mädchen aus dem Schloss“. [*Das Schloß*, 25]

³⁷ cf. “Animals are skilled at what the psychologist calls place-learning. They can find their way to significant places. An important kind of place, made intelligible by the ecological approach to visual perception, is a place that affords concealment, a hiding place.” [Gibson 1979]

et parce qu'il prend des décisions dont personne d'autre n'est le porteur³⁸. Nous avons une autonomie des systèmes matériels décrite par l'école marxiste. Sauf que la matière n'inclut pas le vivant, ici. Chez Kafka, c'est le vivant qui inclut la matière. Le striage³⁹ fonctionnel de l'espace a une nature profondément organique. Nous l'entendons crier lorsqu'il est traversé de biais. Il fabrique des sons, il est capable de se dire soi-même. Comme dans l'épisode du téléphone, où K. décroche le combiné pour parler au château. L'objet lui-même est son interlocuteur et ce qu'il entend est comme un bourdonnement d'innombrables voix d'enfants, un chant de voix lointaines formant une seule voix aiguë et abstraite, qui frappe contre l'oreille comme si elle cherchait à pénétrer plus au fond que dans la misérable ouïe⁴⁰. On aura déjà entendu ce bourdonnement : celui des enfants en compagnie du maître d'école en début du roman, tellement rapide qu'il en devient incompréhensible. Il revient dans *Le procès*, lorsque Josef K. traverse le couloir du peintre du tribunal (*Gerichtsmaler*), entouré du rire des fillettes dépravées⁴¹. On l'entendra une fois de plus sous la forme d'un sifflement menaçant dans *La Construction* [*Der Bau*]. Dans le cas du *Château* [*Das Schloß*, 116], ce bruit s'avérera être le résultat d'une communication ininterrompue entre les divers locuteurs de l'administration, dont la parole ne prend sens que dans le bourdonnement déterminé par la topologie du réseau. Isolément, ces locuteurs ne disent rien. Les subordonnés et les superordonnés qu'elle met en relation ne sont que les épiphénomènes de la structure⁴². Le réseau n'est pas le médium mais le sujet de la parole.

³⁸ „Es ist als hätte der behördliche Apparat die Spannung, die jahrelange Aufreizung durch die gleiche vielleicht an sich geringfügige Angelegenheit nicht mehr ertragen und aus sich selbst heraus ohne Mithilfe der Beamten die Entscheidung getroffen.“ [*Das Schloß*, 110]

³⁹ Pour la différence entre espace lisse et espace strié, voir Deleuze/Guattari 1980.

⁴⁰ „Es war wie wenn sich aus dem Summen zahlloser kindlicher Stimmen – aber auch dieses Summen war keines, sondern war Gesang fernster, allerfernster Stimmen – wie wenn sich aus diesem Summen in einer geradezu unmöglichen Weise eine einzige hohe aber starke Stimme bilde, die an das Ohr schlug so wie wenn sie fordere tiefer einzudringen als nur in das armselige Gehör.“ [*Das Schloß*, 36]

⁴¹ „Das Mädchen, ein kaum dreizehnjähriges etwas buckliges Mädchen, stieß ihn darauf mit dem Elbogen an und sah von der Seite zu ihm auf. Weder ihre Jugend noch ihr Körperfehler hatte verhindern können, daß sie schon ganz verdorben war. Sie lächelte nicht einmal sondern sah K. ernst mit scharfem aufforderndem Blicke an. [...] Alle Gesichter wie auch diese Spalierbildung stellten eine Mischung von Kindlichkeit und Verworfenheit dar.“ [*Der Process*, Advokat / Fabrikant / Maler]

⁴² Le même principe apparaît dans le rapport entre les protagonistes du mur de Chine: „Vielmehr bestand die Führerschaft wohl seit jeher und der Beschluß des Mauerbaues gleichfalls. Unschuldige Nordvölker, die glaubten, ihn verursacht zu haben, verehrungswürdiger, unschuldiger Kaiser, der

Le sentiment d'une *inquiétante étrangeté* naît à cette idée dans qui a grandi avec les premières connections internet et qui se souvient du bruit de connexion de modem. (Le téléphone est un appareil relativement récent à l'époque de Kafka, et produit probablement un effet similaire). Le réseau a son chant propre, son propre projet. Au moment de la connexion, tu sens qu'il y a *quelque chose à attendre* de cet espace, quelque chose de plus que la simple somme de ses usagers. Il porte un message à ton attention. Nous revenons au motif de l'espérance pour apprendre que son objet n'est pas nécessairement « positif », nous ne sommes pas chez Kafka, dans l'horizon de la bonté divine (c'est d'ailleurs là qu'échouent les lectures théologiques de son œuvre). L'attente absolue ne converge pas vers une valeur d'usage ou vers une valeur éthique. Son chant est plutôt chargé d'un contenu érotique, violent, pervers, difforme, c'est l'écho d'un magma pulsionnel, d'une volonté organique à l'état brut. Il rappelle la permanence de la menace, l'altérité absolue du *grand Autre* qui vient te chercher dans *ton* territoire qui, à la fin, s'avère toujours être le *sien*. Je reviendrai encore à cette territorialisation définitive.

Pour clarifier la relation entre le *territoire organique du grand Autre* et le *sujet espérant*, celui-ci peut être considéré comme l'*élément* dans lequel se déploie celui-là. Je maintiens qu'il ne le précède pas, mais lui est consubstantiel, justement en tant que vivant. De par cette *continuité*, parce que lui-même corps, il afflige le corps. Il le traverse comme un médium de transmission et mortifie le noyau existentiel du sujet. Il n'est pas vivant en tant qu'objet ou sujet d'empathie. Il est vivant en tant qu'il effraie. Mais la mortification n'est que le paroxysme de l'exaltation. L'effroi un mode de confrontation procurant la sensation corporelle de l'espérance.

Dépasser les bornes

Au même titre que le territoire organique donne la possibilité de sentir l'espérance à même le corps, il offre aussi des aussi bornes à dépasser – corporelles, même prenant souvent la forme de corps humains.

glaubte, er hätte ihn angeordnet. Wir vom Mauerbau wissen es anders und schweigen.“ [Beim Bau der Chinesischen Mauer, SE 294]

Le plus grand triomphe de K. est dans un souvenir de jeunesse : il grimpe sur le mur du cimetière et prend ainsi brièvement possession du territoire inviolable de la mort. Il en est chassé l'instant d'après par un maître d'école [*Das Schloß*, 50]. Les enfants, en général, comme les animaux, bénéficient d'un accès facilité à l'inaccessible [*Das Schloß*, 223-238]. Ils n'ont pas encore intégré la carte du simulacre dans leur surmoi spatial. Malheureusement, ils grandissent, et tout ce qu'ils tirent de leur transgression est un souvenir. Ou plutôt heureusement, car l'espoir ne peut être confiné dans l'immaturité et que le souvenir de transgression est ce dans quoi ils puisent l'espoir dont ils chargeront plus tard l'espace. K. rencontre à nouveau l'occasion de transgresser lorsqu'il pénètre dans la chambre du fonctionnaire Bürgel. L'épuisement que j'ai évoqué plus haut le libère des bornes du simulacre mais le rend aussi incapable de saisir la chance. Retrouver l'aisance infantile dans l'inconscience est une démarche plausible mais peu sûre.

Les personnages féminins semblent mieux conserver leur capacité de transgression, non seulement à titre personnel mais aussi comme guides. Elles connaissent les passages secrets entre les espaces : trous de serrure, portes arrière, chambres intimes [*Das Schloß*, 60, 391, 491]. Elles ont une attraction naturelle pour la transgression et un *savoir-faire* acquis en fonction de leur désir. Mais l'attraction des leurres est d'autant plus puissante sur elles. L'accès qu'elles procurent se révèle souvent être un piège. Et lorsqu'elles transgressent vraiment, leurs proches expient leurs fautes : celle d'Amalia dans le *Das Schloß* ou celle de la sœur de K. dans *Der Schlag ans Hofitor*. Non pas qu'elles ne sauraient sortir du simulacre mais parce que leurs complices ne peuvent pas adopter le même mode de transgression. À ce titre, elles font courir le risque déjà évoqué de plonger plus loin, de se retrouver au piège dans les décors de l'hyperréalité. Elles induisent la même hésitation. Et cela aussi parce qu'elles sont autant porteuses d'interdits que de désirs, dont l'un se conjugue facilement dans l'autre, en fonction de leur position dans la vie et l'état d'avancement du récit. Si la sollicitude des hommes s'avère comme un moyen particulièrement efficace de vous confiner dans le simulacre, le désir des femmes représente un pouvoir encore plus redoutable de vous transformer en lurre. Également à leurs dépens.

Car les personnages féminins ont cela de particulier qu'elles ne sont pas seulement des sujets mais souvent aussi des objets de la transgression, justement en tant que *corps*. Le coït est un acte de dépassement de bornes, surtout lorsque la femme concernée est une amante du fonctionnaire Klamm. Il semble possible de posséder le territoire à travers une femme, et cela jusqu'au point de renverser l'ordre du récit. Le château lui-même peut devenir le symbole d'une amante inaccessible⁴³. Mais il faut faire attention. Comme nous l'avons vu plus haut, le rapport du lecteur aux textes de Kafka doit être conçu d'une manière isomorphe au rapport de ses personnages à leur monde, et la perche tendue ici est bien de l'ordre des leurres. Il ne faut pas succomber à la tentation de voir dans le « château qui est en fait une femme » la clé de lecture cherchée. Le piège est comparable à celui du père qu'identifient Deleuze et Guattari [1970, chap. 2] : à titre psychanalytique, la figure est séduisante. Mais il est peu intéressant de voir le schéma du père dans le territoire alors que tant peut être appris en lisant le schéma du territoire dans le père. Il serait pareillement trompeur de reconduire l'inaccessibilité des lieux espérés à une hypothétique frustration du désir sexuel de l'auteur (sa biographie comporte d'ailleurs suffisamment de femmes « conquises » pour exclure cette hypothèse). Le territoire kafkaïen n'incarne pas les femmes, *elles* incarnent le territoire de l'espérance et donnent la possibilité matérielle de transgresser les bornes. C'est la transgression qui importe.

Ici, dans une perspective féministe, on pourrait lui reprocher d'instrumentaliser la figure de la femme. Partiellement à raison, mais il faut admettre que c'est là une faute de goût plutôt fréquente dans l'histoire de la littérature. Il est surtout impossible d'affirmer que ses personnages féminins seraient dépourvus de subjectivité. Elles sont au contraire au plus proche d'un héroïsme de la transgression envers et contre tout, et possèdent le sens le plus aigu de la justice. En tant que femmes, elles incarnent aussi le défi qu'il y a à s'affirmer comme sujets de l'espérance face à un processus de confinement dans le rôle de leurres et d'objets de désir. Une fois de plus, nous avons affaire

⁴³ „Ich hörte einmal von einem jungen Mann, der beschäftigte sich mit den Gedanken an *Das Schloß* bei Tag und Nacht, alles andere vernachlässigte er, man fürchtete für seinen Alltagsverstand, weil sein ganzer Verstand oben im Schloss war, schliesslich aber stellte es sich heraus, dass er nicht eigentlich *Das Schloß*, sondern nur die Tochter einer Aufwaschfrau in den Kanzleien gemeint hatte, die bekam er nun allerdings uns dann war wieder alles gut.“ [*Das Schloß*, 324]

à des figures marquant la différence entre la conquête d'une place dans le simulacre de sens, et la conquête d'un itinéraire dans le territoire de l'espérance. Le dépassement des bornes ne peut être accompli qu'à titre individuel. Il ne consiste pas à abattre les décors de l'hyperréalité mais à construire son propre territoire.

La réinscription brutale dans l'horizon de la mort

Un temps limité est pourtant dévolu à cette construction, et un temps plus limité encore à ton itinéraire. Le territoire organique possède sa vie propre et un jour où l'autre, celle-ci supprime la tienne. La dernière nouvelle de Kafka, composée à Berlin-Steglitz entre 1923 et 1924, relate l'obsession d'un animal prédateur, auteur de l'œuvre d'une vie creusée à coups de front jusqu'au sang dans les entrailles de la terre : *Der Bau*. L'entrée en matière est lente, carrément insupportable. On creuse, comme le protagoniste, un réseau de hantises dans l'élément. Faut-il répartir les provisions dans les centaines de couloirs ? – Il est alors cruel de ne pouvoir en jouir. Non, il est mieux de les empiler dans le délicieux, l'enivrant *Burgplatz*. S'asseoir sur le monceau de chair. Se féliciter de soi, de son œuvre. Mais l'exposer ainsi à la convoitise des ennemis ? Son odeur les guidera peut-être à travers le dédale jusqu'au centre. Et s'il est conquis, il ne restera rien.

Le pire ennemi reste la hantise de l'erreur. Peut-être du leurre. De la force extérieure qui remettrait tout en question, de manière définitive. La construction aurait dû être entamée ailleurs, c'est sûr, elle contient des erreurs comme il y a des erreurs en tout dont il n'existe qu'un exemplaire [SE 363]. L'animal quitte ses galeries comme s'il fallait prendre de la distance par rapport à soi-même [SE 367]. Comme si cet effort seul permettait de l'extraire d'un processus de territorialisation invisible. Mais il est tout de suite pris d'angoisse de rentrer à l'intérieur, de trahir l'entrée. C'est le paroxysme de l'hésitation car il sait qu'il se trouve devant le lieu juste, mais n'est pas sûr du moment juste. La tension le rend fou, il ne franchit le seuil que lorsqu'elle devient insupportable. Il retrouve son territoire.

Mais de retour à l'intérieur, il entend un sifflement à peine audible (*ein kaum hörbares Zischen*). Ce sifflement que nous avons entendu dans le téléphone

et dans le couloir du peintre. L'animal en cherche l'origine. Il creuse, il détruit son édifice à la recherche de petits défauts, d'une multitude de créatures mineures qui perturberaient l'ordre. Mais l'origine du bruit n'est pas *localisable* : elle ne possède pas de prise par laquelle il serait possible d'agir sur elle⁴⁴. À la fin du récit, on comprend qu'il n'a jamais été dupe de la véritable origine du problème : il est inutile de se mentir, le sifflement ne vient que d'un seul animal. Bien sûr, l'omniprésence du bruit contredit cette hypothèse mais seulement parce que de l'accepter te force à reconnaître l'infinie dangerosité de l'autre⁴⁵. Tu l'entends d'aussi loin car il travaille avec fureur, constamment parce qu'il est sans relâche, il traverse la terre comme un promeneur et tu n'es même pas un but pour lui, il ne te connaît pas. Comme Frieda et Klamm, vous ne partagez pas le même territoire, il se trouve que tu es dans le sien. Il s'approche. Depuis que tu l'entends, il a déjà fait plusieurs tours de ton œuvre.

Le protagoniste kafkaïen existe en bâtissant un territoire qui lui échappe sans cesse. Il est aux prises avec des territoires du simulacre, avec les territoires des autres. Mais cette fois, il est assigné au lieu une dernière fois : dans l'horizon de la mort, celle dont le processus de territorialisation n'a que faire du protagoniste. La mort ne conquiert aucun territoire, elle élargit le sien. Ce n'est d'ailleurs pas le creusement, mais la respiration de l'autre animal qui produit le puissant sifflement. C'est Kafka lui-même qui a du mal à respirer et qui entend son propre souffle⁴⁶. Son corps créateur est transformé par le corps

⁴⁴ C'est la forme existentielle de la *prise* (*handle*) dont parle Gibson [1977, 133].

⁴⁵ „Ich halte tatsächlich dabei zu glauben – es ist zwecklos, sich das selbst abzuleugnen – das Zwischen stamme von einem Tier und zwar nicht von vielen und kleinen, sondern von einem einzigen großen. Es spricht manches dagegen. Daß das Geräusch überall zu hören ist und immer in gleicher Stärke, und überdies regelmäßig bei Tag und Nacht. Gewiß, zuerst müßte man eher dazu neigen, viele kleine Tiere anzunehmen, da ich sie aber bei meinen Grabungen hätte finden müssen und nichts gefunden habe, bleibt nur die Annahme der Existenz des großen Tieres, zumal das, was der Annahme zu widersprechen scheint, bloß Dinge sind, welche das Tier nicht unmöglich, sondern nur über alle Vorstellbarkeit hinaus gefährlich machen. Nur deshalb habe ich mich gegen die Annahme gewehrt. Ich lasse von dieser Selbsttäuschung ab. Schon lange spiele ich mit dem Gedanken, daß es deshalb selbst auf große Entfernung hin zu hören ist, weil es rasend arbeitet, es gräbt sich so schnell durch die Erde, wie ein Spaziergänger im freien Gange geht, die Erde zittert bei seinem Graben, auch wenn es schon vorüber ist, dieses Nachzittern und das Geräusch der Arbeit selbst vereinigen sich in der großen Entfernung und ich, der ich nur das letzte Verebben des Geräusches höre, höre es überall gleich. Dabei wirkt mit, daß das Tier nicht auf mich zugeht, darum ändert sich das Geräusch nicht, es liegt vielmehr ein Plan vor, dessen Sinn ich nicht durchschaue, ich nehme nur an, daß das Tier, wobei ich gar nicht behaupten will, daß es von mir weiß, mich einkreist, wohl einige Kreise hat es schon um meinen Bau gezogen, seit ich es beobachte.“ [Der Bau, SE 383]

⁴⁶ „Wahrscheinlich bohrt es mit einem einzigen mächtigen Stoß den Rüssel in die Erde und reißt ein großes Stück heraus, während dieser Zeit höre ich nichts, das ist die Pause, dann aber zieht es

mourant. Il devient ce corps pour n'être plus que lui. La voix du territoire organique n'a pas d'origine, c'est la voix de l'altérité absolue qui, en fin de compte, finit par *vivre sa propre vie*.

La tuberculose atteint le larynx de Kafka. Sa voix s'éteint. Il angoisse à l'idée de ne pas avoir fait assez. Il espère que son œuvre reste à l'abri de l'attaque, mieux, qu'elle s'effondre sur la mort⁴⁷, qu'elle dévore le temps exégétique qui tentera de la dévorer elle. Malgré ses doutes, son œuvre y parviendra. Y compris avec l'espace dans lequel je viens de l'inscrire dans ces quelques pages. Car chaque fois que les murailles de Chine accomplissent un tour complet, elles deviennent les fondations des tours de Babel.⁴⁸

wieder Luft ein zum neuen Stoß. Dieses Einziehen der Luft, das ein die Erde erschütternder Lärm sein muß, nicht nur wegen der Kraft des Tieres, sondern auch wegen seiner Eile, seines Arbeitseifers, diesen Lärm höre ich dann als leises Zischen.“ [*Der Bau*, SE 384]

⁴⁷ „Hätte ich doch wenigstens die wichtigsten Pläne meines Jünglings- und frühen Mannesalters ausgeführt oder vielmehr, hätte ich die Kraft gehabt, sie auszuführen, denn an dem Willen hat es nicht gefehlt.“ [SE 377]. „Es müßte vor allem Vorsorge dafür getroffen sein, daß einzelne Teile des Baues, und möglichst viele einzelne Teile, wenn sie, von jemandem angegriffen werden, durch Erdverschüttungen, die in kürzester Zeit erzielbar sein müßten, von den weniger gefährdeten Teilen getrennt werden und zwar durch solche Erdmassen, und derart wirkungsvoll getrennt werden könnten, daß der Angreifer gar nicht ahnte, daß dahinter erst der eigentliche Bau ist. Noch mehr, diese Erdverschüttungen müßten geeignet sein, nicht nur den Bau zu verbergen, sondern auch den Angreifer zu begraben.“ [*Der Bau*, SE 384]

⁴⁸ „Er behauptete, erst die große Mauer werde zum erstmal in der Menschenzeit ein sicheres Fundament für einen neuen Babelturm schaffen. [...] Die Mauer, die doch nicht einmal einen Kreis, sondern nur eine Art Viertel- oder Halbkreis bildete, sollte das Fundament eines Turmes abgeben?“ [*Beim Bau der Chinesischen Mauer*, SE 292]

Bibliographie

- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1970, *Kafka: pour une littérature mineure*, Paris : Éditions de Minuit.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1980, *Mille Plateaux*. Paris : Minuit.
- DERRIDA Jacques, 1968, *Marges de la philosophie*, Paris : Minuit (1972).
- GIBSON James J., 1977, “The Theory of Affordances” in Shaw R. & Bransford J. (eds.) *Perceiving, acting, and knowing: toward an ecological psychology*, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 127-143.
- GOMBROWICZ Witold, 1937, *Ferdydurke*, édition : Georges Sédir (trad.), 1998, Paris: Gallimard.
- HEIDEGGER Martin, 1954, *Vorträge und Aufsätze*, Frankfurt: Neske.
- KAFKA Franz, (publication posthume par Max Brod), 1925, *Der Prozeß*, Édition citée ici: Mauro Nervi (Hg.), *The Kafka project*, kafka.org.
- KAFKA Franz, (publication posthume par Max Brod), 1926, *Das Schloß*. Édition citée ici : Malcolm Pasley (Hg.), 1982, *Gesamtausgabe Band 1.1. Schriften Tagebücher Briefe*, Frankfurt am Main: S. Fischer.
- KAFKA Franz, 1970, *Sämtliche Erzählungen*, Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag [1994].
- KAFKA Franz, BROD Max, (Hg.: PASLEY Malcolm), 1989, *Eine Freundschaft: Briefwechsel*, Frankfurt am Main: S. Fischer.
- LÉVINAS Emmanuel, 1974, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye : Martinus Nijhoff.
- LONDON Jack, 1909, *Martin Eden*, London: Penguin Classics [1994].
- OUREDNIK André, 2010, *L'habitant et la cohabitation dans les modèles de l'espace habité*, Thèse de Doctorat, École Polytechnique Fédérale de Lausanne.